



## G. Marcel, Correspondance de N. Hennin et de d'Anville, Paris, Imp. nat., p. 456.

— 6 —

[444]

Depuis ce moment, Hennin vécut dans la retraite; n'ayant pas de fortune, il fut obligé de vendre sa bibliothèque; il dut bientôt après se réfugier à Passy et ne rentra à Paris qu'après le 9 thermidor. Il consacra aux lettres ses dernières années et mourut le 5 juillet 1807.

Hennin est par-dessus tout un curieux, un amateur que tout intéresse, livres, gravures, cartes, médailles, dessins, tableaux. Il recueille, il ramasse tout et forme d'immenses collections dont quelques-unes sont d'un véritable intérêt. Il s'occupe en même temps de bibliographie et d'archéologie; il paye à l'Académie des Inscriptions son tribut d'associé libre résident par des dissertations sur les caractères runiques, sur les voyages d'Adrien, etc., qui paraissent dans les *Mémoires* de l'Académie; il publie en 1796 une traduction du Journal de voyage de Constantinople en Pologne par le Père Boscowich. Enfin il a réuni des notes considérables sur une infinité de sujets divers et entrepris une très active correspondance avec tous les savants ses contemporains. Il y aurait au milieu des innombrables lettres qu'il écrit et des réponses qu'il reçoit un choix judicieux à faire et l'on aurait ainsi un fort intéressant tableau des lettres et de certaines sciences à partir du milieu jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Quant à d'Anville, il est trop connu pour que nous ayons à nous arrêter sur sa biographie et d'ailleurs nous avons eu déjà l'occasion de parler de lui ici même.

Je ne puis cependant passer sous silence certains documents venus en ma possession tout dernièrement et qui jettent un jour assez inattendu sur le caractère de d'Anville.

Universellement reconnu comme le premier des géographes de son temps, adulé par de grands personnages, flatté par les savants, d'Anville avait la faiblesse de se croire presque infailible et de prendre en mauvaise part les observations et les critiques de ses ouvrages, même quand elles étaient faites avec le seul souci de l'exactitude et sans la moindre envie de dénigrer. Cet amour-propre excessif prenait sa source dans la conscience extrême et l'excessif scrupule qu'il portait dans ses travaux. Il ne se décidait à les publier qu'après s'être entouré de tous les documents qu'il lui était possible de se procurer, et n'avait arrêté ses jugements qu'après avoir fait toutes les enquêtes, toutes les informations, toutes les preuves imaginables.

[445]

— 7 —

Nous allons donner de cette fâcheuse disposition qui ne fit que s'accroître à mesure qu'il avança en âge deux preuves très curieuses et qui sont jusqu'ici demeurées inconnues et inédites (1).

La première est une lettre du Secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions, Le Beau, lettre très digne, fort affectueuse et pleine de déférence à d'Anville. Ce dernier, avec sa coutumière susceptibilité, s'était froissé d'une observation que Le Beau lui avait faite au sujet de sa Géographie ancienne abrégée dont la seconde édition avait paru en 1769.

Monsieur,

Votre lettre me surprend extrêmement et je ne sais à mon tour par quel endroit je me la suis attirée. Si je vous ai parlé hier en passant d'une très légère méprise qui vous est échappée au milieu de quantité de belles et bonnes choses dont votre ouvrage est rempli, j'ai cru parler à un confrère qui est si fort au-dessus de ces bagatelles, qu'il prendrait ma petite observation en bonne part. J'ai toute l'Académie pour témoin de la haute estime que je fais de vos connoissances dont j'ai toujours admiré l'étendue; et si c'étoit une matière à décider par le scrutin de la compagnie, je ne craindrais pas d'avoir un seul témoignage contre moi. Depuis que j'ai lu votre ouvrage sur la Géographie ancienne, je ne cesse de dire à tous les gens de lettres que je ne connois rien de plus parfait en ce genre. Vous me percez le cœur par ces termes qui finissent votre lettre: *Quoique je vous aye éprouvé peu favorable en plus d'une occurrence, etc.* Ma foi, Monsieur, je suis donc bien maladroît, si j'ai paru peu favorable à la personne du monde que je serois le plus porté à favoriser, si elle n'étoit fort au-dessus de ma faveur. Vous n'avez, Monsieur, âme qui vive plus ardente à rendre justice à vos talents, à votre grand savoir, en un mot, à tout ce que vous vales. Si je vous ai choqué hier, c'est en vérité sans le vouloir, sans le prévoir, et je vous en fais de très humbles excuses. Je vous prie de ne me point retirer votre amitié, si je l'ai jamais eue comme je m'en flattois; car il ne tient pas à votre lettre que je n'en doute. Voulez vous vous venger en galant homme? Avertissez moi des fautes qui doivent m'être échappées dans mon ouvrage; il y en a sans doute un grand nombre qui n'échapperont pas à des yeux tels que les vôtres, je vous en serai très obligé.

Je n'attribue votre mécontentement, Monsieur, qu'à une cause très louable, c'est à la grande envie que vous avez de faire des ouvrages parfaits, ce qui fait qu'une tache très légère et absolument imperceptible, une faute de distraction vous paroit un monstre. Pour moi, je voudrois, Mon-

(1) Collection Gabriel Marcel.

Le Beau - JBA

19 juin 1771

Doc 15

G. Marcel, Correspondance de A. Hennin .., Paris, Imp nat, p 445-5  
collecté par G. Marcel.

— 8 —

[446]

sieur, en avoir fait cent parcelles et être en état de donner à mes écrits le mérite solide que vous scavez donner aux vôtres.

Je vous parle, Monsieur, dans la sincérité de mon cœur et je puis vous assurer que depuis le moment que je vous ai donné ma voix pour votre réception à l'Académie, je ne me suis écarté en aucune *occurrence* des sentiments d'estime, de respect et j'ose dire d'amitié avec lesquels je suis et serai toute ma vie, Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur et confrère,

LE BEAU.

Ce 19 juin 1771.